VILLES & VILLAGES LIBRES — 1ère D.F.L

Franche-Comté — Alsace — Rhône Bourgogne — Provence — Alpes Authion

70ème Anniversaire 1944-45 2014-2015

20 Novembre 1944 – OFFENSIVE SUR LA TROUEE DE BELF

Les Libérations de Plancher-Bas à Auxelles-Haut

Après la prise de Champagney la veille, l'offensive sur la trouée de Belfort se poursuit le 20 novembre et mobilise toute la Division : le groupement de Gastines (4ème Brigade, 8ème R.C.A., Fusiliers Marins et 11ème Cuirassiers) foncent sur Plancher-Bas et Auxelles-Bas tandis que le groupement du Corail et la 2ème Brigade parviennent en fin d'après-midi à Plancher-les-Mines puis Auxelles-Haut. Mais cette journée de victoires se termine dans le deuil. En fin de soirée, chacun apprend avec stupeur et consternation la mort accidentelle du général Brosset.

Général BROSSET
Commandant la 1ère D.F.L.

JOURNEE DU 20 NOVEMBRE 1944

7h : l'attaque du R.F.M. et du 11ème Cuirassiers, avec le B.M. 24 a repris vers Auxelles-Bas en passant par Plancher-Bas

10h : le général Brosset est à Champagney avec le Colonel Raynal

11 h50 :

- le général Brosset entre dans Plancher-Bas avec l'Escadron Barberot, un peloton de T.D. et 2 sections portées du B.M. 24 et du 11ème Cuir
- le 22ème B.M.N.A. a dégagé par le Nord le col de la Chevestraye (prises de Montvilley et de la cote 714)
- le B.I.M.P. enlève le Bois des Fouillies qui l'avait arrêté la veille
- le B.M. 24 tient le Bois de Passavant
- le B.M. 21 est au Pré-Besson

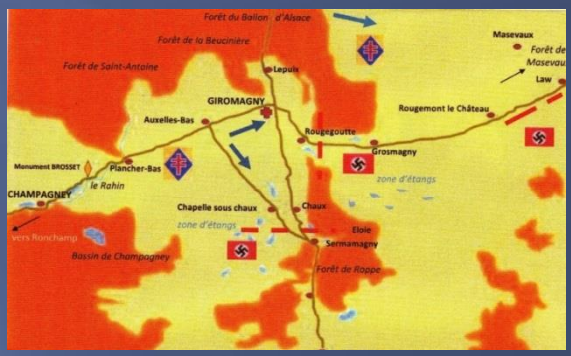
12h30 : le R.F.M. entre dans Auxelles-Bas

Le général Brosset meurt dans un accident de jeep à 1 km de Plancher-Bas

14h : le groupement du Corail enlève Plancher-les-Mines

Au soir :

- Le 22ème B.M.N.A. occupe Plancher-Les-Mines
- Le B.M. 4 coiffe le Mont Saint-Jean et entre à Auxelles-Haut, rejoint par le B.M. 5 dans la soirée ; le groupement du Corail venant de la Chevestraye, arrive à Auxelles-Haut à la nuit. La 2ème Brigade a fait 69 prisonniers du bataillon des sourds.
- Le 2ème escadron du 1er R.F.M. escorté de deux sections du B.M. 21 et d'un peloton de T.D. qui fonçait jusqu'à Errevet est arrêté aux Boulets et à Bas-Evette.
- LEPUYX-GY a été libéré par les 3 Cies du B.M.5 : la 1ère Cie (Cap. Jeanneret) au Sud, sur le Tissage ; la 2ème Cie (Cap. Coquil) au Nord vers Chauve-Roche ; la 3ème Cie (Cap.Thiriot puis Lieutenant Touboul) au centre, avec la malheureuse patrouille sur Malvaux où a été tué l'Adjudant-Chef Girard.



Plan Brosset de la façade Nord-Ouest de la Trouée de Belfort
Carte de Guy Crissin – L'épopée de la 1ère D.F.L. (A.D.F.L.)

JOURNAL DU 8ème R.C.A., 20 NOVEMBRE 1944

« La progression continue le lendemain toujours lente à cause des difficultés du terrain, des inondations, des destructions énormes et aussi de l'ennemi qui ne consent pas à se laisser bousculer sans réagir.

Le groupement de GASTINES s'empare cependant du MAGNY, PLANCHER-BAS et AUXELLES-BAS, faisant 50 prisonniers, et parvient sur la route de GIROMAGNY jusqu'à 2 kilomètres N.-E. d'AUXELLES, où il est arrêté par une coupure fortement battue ; des éléments sont alors détachés plus au Sud et s'emparent de haute lutte des GRANGES-GODES, ERREVET, EVETTE-HAUT et BAS, mais une résistance plus forte couverte par de grosses inondations ne leur permet pas d'occuper La CHAPELLE-SOUS-CHAUX, ni de déboucher du passage à niveau d'EVETTE. Ils sont de plus sous le feu direct du Fort du SALBERT qui est fortement tenu. Un simple fait suffira à montrer les difficultés du parcours : l'Aspirant AZEMAR, essayant de passer le RAHIN à gué, vit son scout-car complètement submergé ; il fallut des heures d'efforts pour le dégager, à la suite de quoi, il poursuivit sa route sans désemparer. En fin de journée, il prend liaison à FRAHIER avec le groupement MOLLE de la 2ème D. I. M.

Le groupement du CORAIL franchit le col de la CHEVESTRAYE à 12h30, dévale sur PLANCHER-les-MINES qu'il enlève à 14 heures en liaison avec l'infanterie et se trouve arrêté à un kilomètre au Sud du MONT par une coupure. Celle-ci est aménagée sur le champ, les abatis retirés et à 19 heures ses véhicules à roues entrent dans AUXELLES-HAUT. Il a perdu un T. D. sauté sur une mine ».

1944-1945 – Parcours de la 1ère Division Française Libre

20 Novembre 1944 – OFFENSIVE SUR LA TROUEE DE BELFORT

Les Libérations de Plancher-Bas à Auxelles-Haut

20 NOVEMBRE 1944 : AVEC LE GÉNÉRAL DIEGO BROSSET DANS L'AVANCÉE VICTORIEUSE SUR PLANCHER-BAS ET AUXELLES-BAS

Roger BARBEROT, 1er R.F.M.

« Il y a deux chemins au choix : les bois ou la grand'route. Pas d'hésitation : nous choisissons le plus difficile, par les bois. Et voici encore les chars qui avancent lentement, péniblement, s'enlisant, se désenlisant, repoussant pied à pied un ennemi qui se révèle par quelques rafales de mitrailleuses mais reste insaisissable.

C'est alors que Diego intervient : *« Il faut reprendre la grand'route. L'ennemi décroche. On perd son temps, dépêchez-vous ».*

LUCAS est toujours à Champagney. C'est à lui que va revenir l'honneur de foncer pendant que FAURE se dépatouille avec les chars embourbés.

L'un d'eux a tenté de passer sur une passerelle de fortune et l'a fait crouler. Le char est en équilibre entre les deux piles du pont. Il ne s'est pas renversé et c'est miracle. C'est le moment que choisit Pierre DAC pour venir nous interviewer. Il part, emportant une photo qui, le lendemain, paraîtra avec la légende :

« Le général et son chef d'état-major examinent la situation ». La photo montre Pierre Dac et moi. »

Près de Champagney : Roger BARBEROT est au centre (moustache) Pierre DAC est à l'extrême gauche - Source : Françaislibres.net

Tout cela est du temps perdu.

Je bondis sur la grand'route et l'on fonce. Le Génie est aux premières places avec nous. Le général aussi qui trépigne et trouve que tout va trop lentement. Il est accompagné de Jean-Pierre Aumont, son officier d'ordonnance.

Si Jean-Pierre a cru que c'était de tout repos de partager l'aventure de Diego, il s'est trompé. Devant Hyères, une rafale de mitraillette dans la *jeep* qui se retourne et voilà Jean-Pierre dans le fossé, repéré par le tir des mitrailleuses, incapable de sortir.

Un message radio déclenche l'arrivée d'une voiture blindée du régiment qui le protège et lui permet de s'en tirer. A Toulon, il prend une balle dans le bras.

Il est là, maintenant, avec Diego, en attendant que le Génie démine le premier pont. Voilà qui est fait et les chars passent. PLANCHER-BAS est atteint, mais le pont qui est à l'entrée du village a sauté.

On cherche fébrilement le gué prévu dans tous les manuels de cavalerie. On trouve mieux. Une passerelle en fer n'a pas été détruite, qui peut supporter les blindés. Hurlements de joie. L'ennemi doit compter sur le temps que nous devons mettre à réparer le pont. Il croit donc avoir du temps devant lui. Il s'agit de le surprendre. En route.

Quinze chars foncent sur le prochain village d'Auxelles-Bas. Le Génie est monté sur les chars. Tant pis si la première voiture saute, c'est un risque à prendre. Il y a là le peloton LUCAS, quelques tanks-destroyers, un escadron du 11ème Cuirassiers qui travaille en soutien-porté. HECTOR commande cette avant-garde. Le 11ème Cuirassiers est un régiment formé de soldats du Maquis du Vercors.

On leur a appris quelques jours avant le rôle qu'ils allaient avoir à jouer. Ils doivent protéger les chars pendant que les chars les protègent, fouiller les maisons, éclairer la route dans les endroits difficiles. Quand les chars roulent, et tant qu'il n'y a pas contact, ils sont portés par les chars eux-mêmes.

Nous voici près du village. Un dernier virage et subitement l'arrachement des mitrailleuses se fait entendre. Les Cuirassiers sautent à terre. Les chars s'arrêtent, les tourelles tournent.

Quelques Allemands sont là, à 100 mètres sur la gauche. C'est presque une fausse alerte. Deux rafales de mitrailleuses et trois d'entre eux sont mis hors de combat. Les autres lèvent les bras. Ce sont des hommes jeunes, bien équipés, bien habillés, le casque recouvert d'un couvre-casque blanc. Ils semblent seuls. On n'entend plus rien. Le détachement repart avec prudence. Voici les premières maisons.

Les chars foncent dans les rues, le soutien-porté bondit de maison en maison.

20 Novembre 1944 – OFFENSIVE SUR LA TROUEE DE BELFORT

Les Libérations de Plancher-Bas à Auxelles-Haut

Dans les champs, suivis par les traceurs de nos mitrailleuses, les Allemands essayent de s'enfuir. En une demi-heure, 50 des leurs sont prisonniers, 10 tués. Chez nous, peu de pertes.
Cette victoire n'est pas acquise facilement. Il a fallu que l'ennemi soit surpris et bousculé pour se rendre. Il ne s'est pas rendu sans combattre ; un homme arrive, les bras levés, mais poings fermés, lâche deux grenades qui le blessent mortellement et touchent trois des nôtres.
Tels sont encore à ce moment-là nos adversaires. Les abaisser serait nous abaisser nous-mêmes.
Premiers villages libérés après deux mois d'attente. Les habitants ne nous attendaient plus. Ils attendaient le printemps avec résignation.
Il y a une vieille femme terrifiée qui n'arrive pas à croire que nous sommes des Français. Entourée d'Allemands prisonniers, elle crie : *« Kamarad »* et croit à une ruse de notre part. Elle répète, hébétée : *« Kamarad »,* puis soudain comprend et pleure de joie. (...)

Le lendemain, trêve. La route vers Giromagny est coupée. Le Génie recommence à travailler. Vraiment, les Allemands savent faire la guerre. Ils se défendent pas à pas. Une heure d'hésitation et les ponts sautent, les routes sont minées.

Le pont nous a encore coûté une demi-journée. Nous passons la nuit à la maison forestière.
Le 22 au matin, les chars repartent.
Nous avons dû attendre à AUXELLES-BAS, en attendant que l'infanterie vienne occuper le village. La Division ne s'est pas encore tout à fait habituée aux détentes soudaines qui poussent subitement ses éléments de reconnaissance à 30 km en avant. Il faut faire appel aux camions du Train, embarquer les fantassins, les débarquer. Tout cela se chiffre par des heures perdues.

Une explosion sur la route qui mène à Giromagny montre que l'ennemi n'a pas perdu son temps. Ce n'est que le 22 au matin, après que le Génie ait travaillé d'arrache-pied pendant 12 heures sur cette nouvelle coupure, que nous pourrons reprendre notre avance ».

Roger BARBEROT

LES CUIRASSIERS DANS LE BOIS DE PASSAVANT

Gérard GALLAND, 11ème Cuirassiers

Journée du Lundi 20 novembre 1944

Nous sommes lundi ; il est sept heures. Depuis plus d'une heure, on entend les moteurs qui chauffent. Comme d'habitude le préchauffage dure une bonne heure. L'heure est arrivée, l'attaque reprend vers Auxelles-Bas en passant par Plancher-Bas. A partir de Champagney, il faut emprunter la D4, puis à environ une centaine de mètres à la fourche, prendre sur la gauche par la D12.
C'est au 1er peloton de Fusiliers-Marins du Lieutenant LUCAS d'être en tête. Le premier char de reconnaissance, *« le lapin »,* s'avance avec circonspection. Dès qu'il a montré son museau, dès qu'il est à découvert, il est pris à partie par un canon antichar de 88 mm qui tient la route en enfilade. C'est au deuxième obus arrivé coup sur coup sans avoir touché le char que le sous-officier chef de char fait reculer brusquement son blindé derrière la protection d'une maison. Ils ont eu chaud ! Il est donc impossible de prendre la sortie de Champagney de ce côté-là...
Afin de contourner ce point de résistance le 3ème peloton reçoit l'ordre d'attaquer comme hier, en passant par les collines boisées à droite du village en suivant l'axe parallèle à la D12.

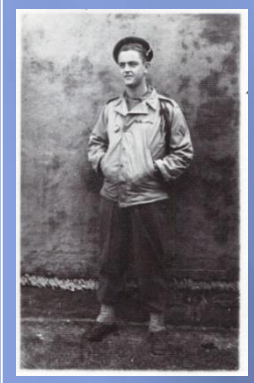
Forêt de Passavant
- C.P .: Serge Robert-

Le souci majeur des chefs de char, c'est l'approvisionnement en carburant. Si rien n'arrive, ils seront rapidement sur leur réserve. Ils seront obligés de s'arrêter, laissant aux Allemands le temps de s'organiser. Décidément, depuis le débarquement de Provence ce sera l'un des soucis majeurs. Nous ne pouvons guère aller plus loin si nous ne recevons rien d'ici une heure.

20 Novembre 1944 – OFFENSIVE SUR LA TROUEE DE BELFORT

Les Libérations de Plancher-Bas à Auxelles-Haut

Le souci majeur des chefs de char, c'est l'approvisionnement en carburant. Si rien n'arrive, ils seront rapidement sur leur réserve. Ils seront obligés de s'arrêter, laissant aux Allemands le temps de s'organiser. Décidément, depuis le débarquement de Provence ce sera l'un des soucis majeurs. Nous ne pouvons guère aller plus loin si nous ne recevons rien d'ici une heure.



Aujourd'hui, c'est le 131 qui est en tête. Le pilote est un ancien du régiment ; il s'appelle Yves LE BRAS.
C'est un breton de Rennes, plein d'humour, riant en permanence et faisant des blagues à chacun. Le bois que nous traversons est beaucoup plus dense, touffu et difficilement pénétrable.

C.P. : Ville de Rennes, 2010

Maintenant, Le 131 suivi du 132 sont parvenus à un chemin de terre qui traverse de part en part les bois. Le 132 suit son coéquipier à distance respectable en utilisant le même tracé des chenilles du 131. Le groupe de Cuirassiers est attentif ; il est prêt à intervenir à tout moment. Notre objectif immédiat est le village de La Rougerie.
Le chemin de terre est assez bien marqué et il se dirige dans le bon sens. Nous le suivons lentement et régulièrement depuis plusieurs minutes en évitant de nous arrêter car, en certains endroits, les pluies l'ont transformé en véritables bourbiers.
Brusquement le camion-citerne est là à côté de nous. Comment a-t-il fait pour se faufiler jusqu'à nous ? Il a bien dû manœuvrer pour se placer en position afin que nous puissions faire le plein. Les matelots s'activent. Pendant que, arrêtés, nous nous gorgeons de plusieurs gallons d'essence, le 131 poursuit son petit bonhomme de chemin. Il est obligé de s'arrêter, car il est devant un petit pont jeté sur un fossé assez profond. Ce pont semble bien fragile. Le chef de char, Marcel GUAFFI, est dubitatif ; le fossé est vraiment trop profond et le pont ne lui dit rien qui vaille. Il se demande s'il supportera les 18 tonnes de son blindé. Faisant part de ses craintes au pilote, le dialogue est vite terminé; ils se décident pour tenter leur chance sur le pont. Il semble probable que ce dernier ne pourra pas supporter le poids de son engin.

Peut-être qu'en prenant beaucoup d'élan...? Et puis, qui ne risque rien n'a rien ! Le pilote, au point fixe, fait rugir son moteur en accélérant au maximum, puis il libère la pédale de débrayage, ce qui projette son *« light »* sur le pont afin de le franchir rapidement. Malheureusement le tablier de celui-ci s'effondre et le char reste suspendu, chenilles pendantes dans le vide, encastré entre les deux piles du pont sur lesquelles reposent les barbotins. Il est impossible de l'en sortir sans l'aide d'une grue. Le voilà immobilisé pour un moment.
Non loin du 132, qui continue de faire le plein de ses réservoirs, il y a un observateur notoirement connu. Il s'agit de Pierre DAC, le fameux imitateur.
Celui-ci est là comme correspondant de guerre. Il est surtout connu et apprécié pour ses blagues. Il semble les débiter sans aucune difficulté à une vitesse effrénée. Bien sûr tout le monde rit de bon coeur, surtout lorsqu'il se moque d'Yves LE BRAS, le malheureux pilote du 131 accidenté. Cependant, il est tombé sur aussi fort que lui.

Celui-ci, insatisfait de la position peu avantageuse de son char, dont les chenilles pendent lamentablement au-dessus du fossé, s'efforce de prendre les choses à la rigolade et rivalise de plaisanteries avec Pierre DAC, du moins jusqu'au moment où des obus du type à fragmentation *(shrapnels)* explosent à côté de nous.
Nous nous retrouvons à plusieurs dans un fossé à moitié rempli d'eau. Outre la position désagréable et humide dans laquelle je me trouve, j'ai le nez à la hauteur des brodequins de Pierre DAC. Pour une fois, il a le souffle coupé momentanément, mais pas pour longtemps.

Dans les bois de PASSAVANT, la concentration des éléments de tête de la brigade d'assaut est particulièrement dense du fait de l'impossibilité pour les blindés d'avancer. Les fantassins du B.M. 24 se sont arrêtés. C'est à cet instant, profitant de l'arrêt, que le Maréchal des Logis André MADELINE décide d'explorer les bois en se portant en avant avec son groupe.

20 Novembre 1944 – OFFENSIVE SUR LA TROUEE DE BELFORT

Les Libérations de Plancher-Bas à Auxelles-Haut

Constatant l'impossibilité de poursuivre l'attaque par les collines boisées, le L/V Roger BARBEROT ordonne au peloton FAURE de revenir sur la D4 à la sortie de Champagney et de continuer par la route. En effet, le peloton LUCAS, après avoir bousculé le point de résistance allemand, fonce déjà à la poursuite des éléments retardateurs de la Wehrmacht qui ont décroché en direction d'Auxelle-Bas. Seul, l'Aspirant FAURE doit se dépatouiller dans les bois pour sortir le char accidenté de sa délicate position.

Naturellement les Soutiens-Portés sont restés avec leurs chars respectifs. Dans les bois, il ne reste que le 131 dans sa posture fâcheuse et le 132 qui termine son périple.

Photo de Passavant C.P : Serge Robert

Soudain, une fusillade éclate vers l'avant. C'est dans cette direction que l'escouade de *« Calva »* a disparu. Celle-ci s'arrête, faisant place à un silence sinistre. Que s'est-il passé ? Est-ce le groupe de *« Calva »* qui est au contact avec l'ennemi ? Nous apprendrons plus tard ce qui s'est passé ; pour l'instant le Cavalier Gérard GALLAND, debout derrière la tourelle du *« 132 »,* voit passer deux brancardiers transportant un blessé dont la tête bandée ruisselle de sang.

Allongé sur le brancard, ce dernier semble dans un état comateux.

C'est à ce moment qu'il reconnaît le Maréchal des Logis André MADELINE dit *« Calva »,* chef du groupe de Soutiens-Portés du *« light »* 131, qui s'est porté en éclaireur. Il semble bien mal en point.

Inconscient du danger immédiat, le Cavalier ne se doutait pas une minute que cette escouade de Cuirassiers du *« 131 »* s'était aventurée en avant-garde et qu'elle était entrée en contact avec les éléments retardateurs allemands, alors que, théoriquement, elle devait rester en protection rapprochée de leur char accidenté. A la vue du visage ensanglanté de *« Calva »,* angoissé, il ne peut retenir une exclamation d'incrédulité : *« Bon sang, c'est « Calva » , pourvu qu'il s'en sorte ! ».*

Il faut dire que le simple bandage fait hâtivement par les brancardiers infirmiers n'arrête pas le sang qui se répand sur son visage. A la vue de ce visage pâle et ensanglanté, il se demande quelle est la gravité de ces blessures. Pour Gérard GALLAND, le Maréchal des Logis *« Calva »* représente le type même du véritable guerrier. Ce Normand intrépide, volontaire et facilement rebelle à toutes contraintes de la discipline militaire, ne pouvait pas se faire tuer ou même blesser.

Alain Madeline dit « Calva »
- Fonds G. Galland

Pourquoi s'imaginait-il l'invulnérabilité de ce meneur d'hommes ? Il n'aurait pas pu le dire, mais de le voir ainsi, pour lui, c'est quelque chose de parfaitement anormal, car il est le symbole vivant de l'homme de guerre invulnérable.

« Calva » est conscient, et tournant la tête du côté de son camarade Cuirassier, il se veut rassurant. Avec une certaine gloriole, il répond : *« T'en fais pas mon gars, le temps de me faire recoudre et je reviens ! ».*

Il a crié cette réponse d'une voix assez ferme pour tranquilliser son copain, mais néanmoins l'inquiétude n'est pas dissipée et un sentiment de révolte proche de la haine envahit l'esprit du jeune Cavalier.

Le peloton FAURE, à l'exception du *« 131 »* du Quartier-Maître Marcel GUAFFI, qui tente de dégager son char, est redescendu à Champagney et roule sur la D12 pour rejoindre le peloton LUCAS en direction de Plancher-Bas que les Allemands ont abandonné précipitamment.

Le groupe de *« Calva »,* en l'absence de son Sous-officier, doit être remplacé. L'Aspirant MOREL JOURNEL, que nous appelions entre nous *« Ben Hur »,* prend la décision de désigner le Brigadier Georges TORCHIN dit *« OFI »* pour commander ce dernier. Il a sous ses ordres les Cavaliers LEROY, Louis FELIX, LECOMTE et LAPEYRE dit *« Buster ».*

Dans le petit carnet de route noir de *« Ben Hur », « OFI »* écrit : *« 10 heures, patrouille avancée du Soutien-Porté du "131". - MdL Madeline (Calva), Cavaliers Leroy, Félix, Lecomte et Lapeyre. La Biff ne suit pas ; « Calva » blessé par balle à la tête et à l'épaule.*

20 Novembre 1944 – OFFENSIVE SUR LA TROUEE DE BELFORT

Les Libérations de Plancher-Bas à Auxelles-Haut

« OFI » remplace « Calva ». Le « 131 » s'embourbe, dégagement. Achèvement nettoyage bois de la Rougerie au pas de course par le 2ème escadron jusqu'aux abords de Plancher-Bas.
Tentative des chars pour rejoindre ce village et par la route à cet endroit (à 30 m. de cette route). Retour à Champagney et reprise de la route directe jusqu'à Plancher-Bas. Toujours « Achtung Minen ». Encore merci ! Entrés dans Plancher-Bas 13h30 pris par le B.M 24 et le GM1 du 2ème escadron. Filons sur Auxelles-Bas. Aucune résistance. Entrés à 16 heures. Accueil peu cordial de mortiers et de 88 jusqu'à la nuit. Nuit calme. »

Il est certain que le fait de nettoyer le bois où nous étions bloqués a permis aux autres pelotons de foncer sur la D12 vers Auxelles-Bas. D'après ce que nous avons appris le soir, ils ont rencontré des éléments retardateurs allemands composés d'hommes jeunes, bien équipés, bien entraînés et cagoulés de blanc, appelés « *Gebirgsjäger* ». Heureusement ils n'ont opposé que peu de résistance et se sont rendus après un baroud d'honneur. En fait, ce n'était qu'un petit détachement.

Arrivés à l'entrée de AUXELLES-BAS, ils se sont trouvés brusquement en présence d'une compagnie allemande qui, surprise par l'arrivée massive des blindés, cherchait à fuir dans tous les sens, par les jardins, les prés, les hangars, ou même en essayant de traverser les ruisseaux grossis par les ruissellements des pluies des derniers jours. Ces ruisseaux étaient devenus larges et profonds. C'était le sauve-qui-peut des « *Fridolins* » effrayés. Nos Fusiliers-Marins et leurs Soutiens Portés ont fait plusieurs dizaines de prisonniers, qu'ils ont dû parquer dans une prairie spongieuse.

Là, se situe une triste anecdote : « *Jean NEEL (un jeune lyonnais âgé de 16 ans) s'avançait vers un groupe de prisonniers allemands pour contrôler s'ils étaient complètement désarmés. Soutien-Porté sur les chars à l'arrêt, il s'était joint au canonnier de son blindé et à l'aide-pilote, tous deux Fusiliers-Marins. Tous les trois s'approchaient du pré détrempé où les prisonniers étaient regroupés à l'entrée du village d'Auxelles-Bas. L'un d'eux, un grand « Feldwebel », a brusquement lancé une grenade préalablement dégoupillée qui a atterri sous les jambes du Cavalier Jean NEEL, le tuant sur le coup et blessant grièvement les deux Fusiliers-Marins. Quant aux prisonniers, plusieurs d'entre-deux furent tués et blessés ».*

Né en 1928, Jean NEEL n'avait que 16 ans lorsque la mort l'a fauché. Sur ce cliché, il fait de la barque sur le lac de la Tête d'Or à Lyon, juste avant son engagement dans le 11e régiment de Cuirassiers. Il est le premier tué de l'escadron, mort pour la France, durant l'attaque déclenchée le 19 novembre 1944 à partir de Ronchamp, juste après la ville de Champagney.
Crédit photo : Marc Brossa/Fonds Gérard Galland

Gérard Galland rapporte ici une seconde version «...étrange et peu glorieuse, mais tout aussi meurtrière. Elle est plus vraisemblable car le Cavalier interviewé m'a avoué qu'il était là au moment du drame et qu'il avait vu comment s'est déroulé ce dernier.

Jean NEEL avançait songeur et préoccupé sur le bas-côté de la route D12 en direction d'Auxelles-Bas.

Le groupe de Soutiens Portés dans lequel il se trouvait, venait juste de sauter des chars à l'arrêt et se dirigeait en file indienne vers le village afin d'en achever le nettoyage. Le jeune homme, je devrais dire l'adolescent, était peu bavard et semblait triste. On aurait dit qu'il présentait sa fin prochaine.

En fait, c'est ce que le Cuirassier qui se trouvait à une dizaine de mètres de lui a pensé par la suite !

Voici l'explication que ce dernier nous a donné. Comme nous tous, il était équipé d'un fusil, d'une cartouchière en toile lui barrant la poitrine de l'épaule gauche jusqu'à la ceinture et portait une musette en bandoulière contenant outre divers objets, une grenade quadrillée américaine. Pour se préserver du froid, il avait enfilé plusieurs tenues. Engoncé dans ses vêtements et ainsi harnaché, il était malhabile dans ses mouvements. Sa marche était chaotique, le matériel qu'il transportait s'entrechoquait. Brusquement, une énorme explosion retentit.

Lorsque ses camarades se sont redressés, l'adolescent gisait sans vie sur le sol comme un pantin désarticulé. Que s'était-il passé ?

Averti, le Capitaine JURY est arrivé très vite sur place. Il ne peut que constater ce qui vient de se passer, il voudrait bien comprendre comment et par quoi son Cuirassier, le premier de son escadron, a été tué : Etait-ce un obus ? Etait-ce la fameuse grenade que transportait le jeune Cavalier ?

20 Novembre 1944 – OFFENSIVE SUR LA TROUEE DE BELFORT

Les Libérations de Plancher-Bas à Auxelles-Haut

Et si c'est celle-ci, comment a-t-elle pu exploser ? Est-ce que mal goupillée, elle a perdu sa cuillère et explosé dans sa musette ? Toutes ces interrogations resteront sans réponse, mais le résultat est là ...

Que ce soit l'une ou l'autre façon de présenter les faits, c'est ce jour-là, le 20 novembre 1944 que, devant Auxelles-Bas, Jean NEEL, jeune engagé volontaire lyonnais, est allé jusqu'au bout de ses convictions et a sacrifié sa vie à son pays.

Ces deux témoignages divergents montrent combien il est difficile de connaître l'exacte vérité des faits ; seule l'atroce réalité de la fin reste sûre. Personnellement, n'ayant pas assisté à cette action, je ne puis pas me faire une opinion à ce sujet ».

Gérard GALLAND

JE NE REVIENDRAI PAS CE SOIR

Elie ROSSETTI,

11ème Cuirassiers

« Le lendemain, direction AUXELLE-BAS, les chars qui, sur la route, se trouvaient sous les tirs des puissants 88 ennemis, prenaient la direction des bois. Pour y arriver, il fallait franchir une pente assez forte et les chars équipés de chenilles avec des sabots en caoutchouc patinaient et s'enlisaient. Seuls ceux dont les chenilles étaient entièrement métalliques comme le mien, arrivaient à progresser en couchant devant eux les taillis et les petits arbres. Nous avions du mal à nous tenir dessus tellement ça basculait et nous préférions suivre à pied. On approchait, un dernier virage, les mitrailleuses claquaient, nos F.M. crépitaient. Nous fûmes devant un poste ennemi dont le compte fut vite réglé. Des hommes en cagoule blanche se rendaient, ils étaient assez jeunes, bien habillés et bien équipés.

Première mauvaise nouvelle ! BLANCHIN, un type très bien de mon peloton venait d'être tué par un obus, mon Dieu que c'était triste et quelle peine nous ressentions !

Le 2ème peloton poussa son attaque par les Bois de la ROUGERIE et longea au pas de course jusqu'aux abords de PLANCHER-BAS, impossible de passer, il faisait demi-tour par Champagney et prenait la route directe.

Arrivés à AUXELLES-BAS, nos amis rencontraient le B.M. 4 qui venait de délivrer le village voilà deux heures, avec le concours du 1er escadron du 11ème Cuir détaché au groupement du Colonel DELANGE qui commandait la 13ème Demi Brigade de la Légion Etrangère.

Trois Cuirassiers blessés dans cette fournaise dont BLANC du 2ème peloton étaient promptement évacués.

Sur notre passage nous trouvâmes une maison forestière que les Allemands venaient certainement de quitter car des assiettes de pommes de terre n'avaient pas eu le temps de passer dans leurs estomacs...

En passant plus loin, on aperçut un char léger bloqué sur les piles d'un petit pont, les chenilles dans le vide.

Celui-ci avait dû rendre l'âme et s'écrouler sous le poids de l'engin, beaucoup de monde s'affairait autour, il y en avait même qui le prenaient en photo, malgré le chambard, on ne manqua pas de rire un peu.

Dans un virage très prononcé, le Rahin gonflé par toutes les eaux qui descendaient des collines environnantes, venait se jeter contre le mur de pierres qui le sépare de la route. Vers le milieu du tournant cette route qui va à Plancher-Bas passe sur un petit pont sous lequel passe un ruisseau qui vient se jeter dans la rivière. Sur ce pont il y avait un trou avec une mine que les Allemands n'avaient pas eu le temps de faire exploser. Notre char passait doucement entre le trou et le fossé, guidé par le pouce d'un Chasseur ». (...)

(A ce stade du récit, Elie Rossetti relate l'accident du général Brosset, sujet qui fait l'objet du prochain article)

Les canons qui prenaient la route en enfilade ne tirant plus, aussitôt les chars redémarrèrent de plus belle, et par une passerelle métallique trouvée par les Fusiliers Marins, passèrent les uns après les autres.

1944-1945 – Parcours de la 1ère Division Française Libre

20 Novembre 1944 – OFFENSIVE SUR LA TROUEE DE BELFORT

Les Libérations de Plancher-Bas à Auxelles-Haut

Allait-elle pouvoir supporter le poids des 15 chars qui suivaient ?
Ayant vu l'expérience quelques heures avant d'un pont écroulé sous un mastodonte, je préférais passer en courant entre deux T.D.
Ouf ! AUXELLES-BAS n'était plus très loin.
Des tirs de mitrailleuses se déclenchaient, vite en bas et, protégés par nos grosses masses d'acier, nous entrions dans le village. De maison en maison nous poursuivions les ennemis qui s'enfuyaient par champs et jardins, rattrapés par les balles de nos fusils. Plusieurs arrivèrent à se sauver mais il nous restait une cinquantaine de prisonniers. Une dizaine avait été tués.
Une curieuse histoire qui incite à la rigolade quand elle est racontée, qui semble incroyable et pourtant vécue. J'ai vu dans ce village bon nombre d'habitants les mains levées comme s'ils étaient prisonniers. Me demandant ce qui se passait, je m'approchais et la scène que je vis me peina.
Les Fusiliers avaient du mal à faire comprendre à ces gens apeurés qu'ils étaient Français et qu'ils venaient de les libérer. Finalement des bras restèrent levés mais pour exprimer la joie et c'était à celui qui sortirait le plus vite les bouteilles de prunelle pour trinquer au succès de la libération.
Nous nous installâmes pour la nuit à la sortie du patelin, la route à cet endroit accusait un tournant sur la droite presqu'en équerre. Mon T.D. se mit en position sur un terre-plein formant un triangle, son canon pointé en direction de la route qui va à Giromagny avec deux Cuirassiers à côté prenant la garde.
Un vieux bistrot de campagne à côté nous servit de dortoir. Je me souviens de ses murs tapissés d'un papier vert délavé par le temps et imprégné de fumée de cigarettes, du plafond en bois noirci par la fumée d'un vieux poêle qui se trouvait dans un coin et d'une porte à deux vantaux qui laissait passer un air frisquet. Dans l'obscurité que troublait à peine une bougie qui brûlait sur une table, je regardais ces corps alignés dans tous les sens qui se détendaient des fatigues de la journée.
Dans ma tête repassaient les événements marquants que je venais de vivre et ils s'y incrustait les noms des villages libérés, ces paysans prisonniers, ce bistrot que je viens de décrire, ces fantassins que nous avions doublés encore aujourd'hui sur la route.

C'étaient les copains du B.M. 21 qui avançaient en file indienne et que nos chars avaient dépassés.
Chargés de leurs armes et munitions, tout trempés comme nous, mais en plus couverts de boue, ils traînaient leurs grolles.
Pris de compassion pour tous ces gars, j'entendis tout d'un coup une voix familière :
« Salut Lili, comment vas-tu ? ».
C'était un grand ami d'enfance, un Cuirassier qui était passé au B.M. 21. Heureux de le voir je lui répondis :
« Bonjour Pierrot, ça va, et toi tu tiens le coup ? »
« *C'est un peu dur mais on les aura* ».
Quel plaisir j'aurais eu de l'embrasser, mais comment pouvais-je faire du haut de mon char !
Ce sont les dernières paroles que j'entendis de lui durant toute la guerre.
Je n'ai revu cet ami qu'en 1946 à Romans et quel choc je subis alors ! Il n'avait plus qu'un bras. Il m'apprit qu'un obus lui avait arraché celui qui lui manquait le 23 Janvier 45 lors de la bataille de Sélestat en Alsace.

Et puis ma pensée allait vers Simone LAPOUGE, elle était infirmière au 2ème escadron et je la voyais surtout quand nous étions en repos.
A TERNUAY, elle avait soigné des furoncles que j'avais dans le cou. Je n'eus qu'à me louer de sa gentillesse et de la qualité de ses soins. Elle était respectée de tous et nous la considérions comme une sœur.

Simone LAPOUGE *C.P. : Association 11ème Cuirassiers*

Son amie, Andrée SECHEDY, était secrétaire attachée aux services de l'Adjudant HERRENSCHMIDT, notre Adjudant d'escadron.
Et puis le sommeil venait !

Ce matin-là, je fus réveillé de bonne heure car à mon tour je devais monter la garde près du char. Pour ne pas changer, une pluie glaciale tombait.

20 Novembre 1944 – OFFENSIVE SUR LA TROUEE DE BELFORT

Les Libérations de Plancher-Bas à Auxelles-Haut

Je grimpais sur le char prendre mon imperméable que j'y avais laissé quand tout d'un coup un sifflement strident me passa sur la tête et je reçus une bonne pelletée de terre sur le dos. C'était un obus qui venait d'atterrir derrière moi et qui par chance n'avait pas explosé. Réalisant ce qui aurait pu m'arriver, je fonçais dans le café et ne manquais pas d'étonner mon Lieutenant par mon teint couleur cachet d'aspirine. CHARVIER me demanda ce qui m'arrivait, je le lui expliquais en rangeant comme lui, mes affaires dans mon sac marin.

Il me tendit son short gris-blanc qui avait été fait avec de la toile de parachute au VERCORS et me dit de le mettre dans mon sac. Je lui répondis :

« Que voulez-vous que j'en fasse ? Je vous le rendrai ce soir. » Ce qu'il me dit alors ne manqua pas de m'étonner ! « *Tu le garderas en souvenir de moi, je ne reviendrai pas ce soir ! ».*

Abasourdi par cette réponse et portant l'index de la main droite sur ma tempe, je lui répondis sans bien réfléchir. « *Mon Lieutenant ça ne va pas ! Vous avez mal dormi ? ».*

Continuant à me taper la tempe, je me demandais pourquoi il m'avait dit ça et je restais plutôt songeur ! Tout le monde étant prêt, avec les copains nous montions sur nos chars respectifs et ça démarrait. Devant mon T.D., le light n° 135 des Fusiliers Marins fonçait sur la route qui serpentait dans les bois. Pendant que mes amis restaient attentifs à ce qui allait éventuellement nous arriver, je ne pouvais me débarrasser de l'esprit la réflexion de CHARVIER, c'était dingue ! ».

Elie ROSSETTI

Les membres du bureau des Anciens du 11ème Cuirassier« entourent leur président Elie Rosseti, (au centre). Source : Association 11ème Cuirassiers-Vercors

DU COL DE LA CHEVESTRAYE A PLANCHER-LES-MINES : LA COMPAGNIE CHAMBARAND

Pierre DEVEAUX, B.M. 4 Chambarand

« Le lendemain 20 novembre, c'est l'attaque pour la prise de Belfort. Les trois compagnies du B.M.4 ont pour mission de nettoyer la forêt. La 2ème section de la 1ère compagnie se heurte, dès le départ, à un nid de résistance qui paralyse déjà une autre section, mais qui est rapidement pris d'assaut par le Lieutenant et l'un de ses chefs de groupe, bien couverts par des tirs d'armes automatiques.

Un survivant ennemi est fait prisonnier : c'est un Polonais.

Il y a des mines anti-personnel et en avançant nous découvrons des cadavres d'Allemands, victimes de nos tirs sporadiques.

Notre point de rassemblement est un calvaire situé à l'entrée du village de La Chevestraye. Nous y trouvons les chars détruits de nos Fusiliers Marins, dans lesquels sont encore debout des morts, dont certains décapités. Il y a aussi dans la boue où nous piétinons d'autres cadavres laminés par les blindés.

Peu à peu le regroupement s'effectue ; les compagnies traversent La Chevestraye dans un paysage apocalyptique, ravagé, détruit. Dans les alentours, les bois sont *« pilés ».*

Nous montons le col ; au milieu de la route bien endommagée, il y a une planche toute neuve sur laquelle deux hommes se sont assis pour éviter la boue. Ils se lèvent et s'écartent pour laisser passer une *jeep*. Sous la planche il y a une mine antichar, le véhicule est projeté à cinq mètres à la verticale par l'explosion. Le chauffeur, grièvement blessé, est transporté jusqu'à la tente de l'ambulance de campagne à La Chevestraye.

Parvenus au sommet du col, nous découvrons au loin, noyée dans la brume, la trouée de Belfort.

L'offensive pour la prise de cette ville continue, elle durera jusqu'au 25 novembre.

La 2ème compagnie prend à gauche la D 16. Elle progresse dans les fossés et pénètre dans le gros bourg de PLANCHER-LES-MINES.

- C.P : Serge Robert -

1944-1945 – Parcours de la 1ère Division Française Libre

20 Novembre 1944 – OFFENSIVE SUR LA TROUEE DE BELFORT

Les Libérations de Plancher-Bas à Auxelles-Haut

- C.P. : Serge Robert -

La population accueille avec joie les premiers Français ; les veinards, ils ont droit aux embrassades et au kirsch.

La 1ère compagnie, colonne par deux de chaque côté de la route, tourne à droite et, dans le sens opposé, avance sur la D16 qui la conduit à PLANCHER-BAS, un village que viennent d'évacuer les Allemands. Pour ne pas changer, il pleut à verse.

Un vieil homme, abrité sous un énorme parapluie bleu-vert, vient à notre rencontre. Il ne nous voit pas venir, car tout en marchant, il regarde le village derrière lui. Nous nous trouvons tout à coup face à face et pensons qu'il va nous accueillir avec plaisir. Hélas il nous eng... : *« Mais bon dieu, qu'est-ce que vous foutez, il vous en a fallu du temps, ça fait un sacré moment que nous vous attendons ! ».*

- C.P .: Serge Robert -

Les 1ère et 2ème compagnies continuent et grimpent sur une crête qui les conduit à AUXELLES-HAUT où se trouvent déjà les *half tracks* des Fusiliers-Marins qui n'ont pas rencontré de résistance.

La 2ème ratisse le secteur et ramène quelques prisonniers, traînards égarés, qui se rendent sans difficultés. De ce village nous découvrons Belfort et les étangs de Malsaucy.

La 1ère descend à Auxelles-Bas et s'installe chez l'habitant. Il y a des portraits du maréchal dans les placards ».

Pierre DEVEAUX

20-21 NOVEMBRE 1944
PEREGRINATIONS DU TRAIN DE PLANCHER-BAS A AUXELLES-BAS
André NOUSCHI, historien
Ancien de la 101e Cie du Train

« A la fin d'une matinée, celle du 20 novembre, nous devons nous porter de VY vers RONCHAMP, CHAMPAGNEY, à peu de distance, pour prendre position au pied des Ballons de Servance et d'Alsace, à portée de BELFORT dont je sais la capacité de résistance *(me reviennent en mémoire le siège et la résistance de Denfert-Rochereau en 1870/71 face aux Prussiens).*

Notre section quitte donc VY sous un ciel gris et, encore, la pluie ; nous entrons dans Ronchamp, un centre minier, sans rencontrer âme qui vive ; le bourg a été pas mal touché par la guerre ; partout des traces de balles, d'obus, de toits défoncés, les fils électriques et téléphoniques pendent vers le sol, etc…

Nous continuons vers CHAMPAGNEY et PLANCHER-BAS, au pied des Ballons. Là, sur la place de l'église, nous descendons, fusil à la main, chargé de balles, le doigt sur la détente et nous allons visiter avec précaution une maison que nous encerclons, car elle abrite des soldats allemands.

- C.P. : Serge Robert -

Ces derniers sortent, en levant les mains, « *Kamarad, Kamarad, Hitler Kaputt* ».

L'un de nous les emmène ; ils sont quatre ou cinq ; parmi eux un ou deux jeunes garçons, blondinets *(moins de 20 ans)* et deux ou trois adultes, *(je leur donne 40 à 45 ans)* ; leur casquette de travers, leur uniforme chiffonné ; ils n'ont rien de glorieux et de menaçant. Je les regarde attentivement ; pour eux la guerre est terminée.

1944-1945 – Parcours de la 1ère Division Française Libre

20 Novembre 1944 – OFFENSIVE SUR LA TROUEE DE BELFORT

Les Libérations de Plancher-Bas à Auxelles-Haut

Après cet incident, je vois sortir une fille, d'une vingtaine d'années, blonde et potelée ; elle dit que ce sont les derniers soldats allemands du village. J'en profite pour avoir de l'eau chaude et prendre un nescafé ; je rentre donc dans une des uniques maisons encore debout et j'y rencontre une autre jeune fille se chauffant prés d'un poêle à bois. Je fais chauffer de l'eau et lui offre de mon café. Elle est étudiante en droit à Paris et me paraît assez charmante avec sa superbe chevelure blonde. Je quitte donc cette maison chaude et reprends mon camion, chargé d'obus et de munitions à livrer à quelques kilomètres de Plancher. Je repars et après la côte d'AUXELLES-BAS enserrée par des bois épais, de chaque côté de la route, j'arrive dans un endroit découvert où se trouve un petit pont.
Au moment où je le franchis, j'entends deux sifflements et deux explosions derrière moi qui secouent mon camion. J'appuie sur l'accélérateur et fonce à toute vitesse sur la route vers ma destination. J'ai eu de la chance, car si l'un des obus était tombé sur le camion, c'était un feu d'artifice avec tous les obus et les munitions. Je saurai, après coup, que ces obus venaient d'un canon automoteur pas trop éloigné qui se déplaçait et tirait sur tout ce qui passait sur la route.

Je livre donc mes obus et mes munitions et rentre à PLANCHER-BAS après m'être arrêté un moment au bord d'une ferme pour boire.
Je tape à la porte et entre ; je vois une jeune femme prostrée, prés d'elle un garçonnet ; je lui parle et elle me dit d'aller dans le jardin ; j'y vais et vois un homme mort, allongé sur le sol, le corps criblé ; je demande pourquoi. La jeune femme me raconte que c'est son père, abattu par les résistants…

Plancher-Bas - C.P. : Serge Robert

Je ne dis rien et repars en songeant d'abord à mes deux obus du pont, ensuite à cette exécution ; c'est beaucoup en si peu de temps.

Je rentre sans histoire à AUXELLES, j'accélère avant d'aborder le pont et arrivé à bon port, je raconte les deux obus d'AUXELLE-BAS. J'ai été le seul de la section à subir le feu ennemi, car les autres camarades ont livré leurs chargements sans problème.

En fin d'après-midi j'apprends que BROSSET, notre général, s'est tué à l'entrée de Plancher-Bas ; sa *jeep* s'est retournée après une embardée violente *(il conduisait comme un fou)* ; elle a défoncé le parapet et elle est tombée dans le Rahin ; son chauffeur Jean-Pierre Aumont est indemne, mais lui s'est noyé. C'est une perte immense pour la D.F.L. Le remplaçant est le général GARBAY que personne ne connaît. (...)

Nous décidons, sur l'initiative de DELORD, d'organiser un petit repas le soir avec les filles du village, dans la maison où j'ai pris mon café. J'y retrouve mon étudiante avec ses deux sœurs, l'une blonde est ravissante, l'autre est encore adolescente, plus la blonde potelée et quelques autres rameutées et attirées par la présence de soldats français, leurs libérateurs. Nous leur demandons de nous apporter de la salade ; pour le reste du repas, il est à notre charge. Les filles ont revêtu leurs plus beaux vêtements pour l'occasion...
Le repas est plein de joie et animé ; les filles se jettent sur les boîtes de *meat and beans* que nous dédaignons, sur le pain blanc, sur tout en un mot.
Nous leur demandons si elles désirent de nos conserves ; toutes disent oui et elles repartiront avec ce que nous leur offrons du mieux que nous pouvons.

Mes copains parisiens se mettent en frais auprès des sœurs parisiennes ; moi ? Je suis auprès de mon étudiante ; je note qu'elle a mis des habits de fête, avec une jolie blouse colorée, avec des sortes de rubans terminés par des sortes de cônes allongés et dorés. Son visage me plaît ; je la fais parler pendant toute la soirée.

En fin de repas, les uns et les autres échangent des adresses : pour la suite ? Peut-être.
Une fois le repas terminé, chacun repart ; les filles logent provisoirement hors de leurs maisons démolies et habitent chez X ou Y.

Certains d'entre nous les raccompagnent. Au cours de ce repas, j'apprends que le village avait été bombardé par l'artillerie américaine, dont nous connaissions les emplacements, elle avait tiré depuis plus d'un mois sur le village et les environs. Les habitants étaient si ahuris qu'ils avaient tenté d'en informer le commandement ; en vain. Ils avaient donc décidé de rester chez eux quand les soldats alliés arriveraient ; et puis sur le coup d'une heure de l'après-midi, je crois, le curé avait sonné les cloches pour annoncer notre venue. Je dois dire qu'en dehors des filles, je n'ai pas vu d'adulte quand nous sommes entrés à Plancher-Bas. En revanche, ils étaient là quand nous sommes partis.

J'ai appris aussi au cours du repas que le village avait été occupé et traversé par des hommes de la division Vlassov *(mon étudiante ne savait pas le nom de Vlassov, mais quand elle m'a décrit les visages asiatiques des kalmouks, j'ai compris).*

Leur commandant les menait au fouet et à la cravache et avait proposé à différents habitants de les suivre pour les mettre à l'abri ce qu'ils avaient tous refusé. Ils préféraient encore rester dans leur village bombardé. De Plancher, nous nous sommes dirigés vers Belfort. Nous passons plusieurs villages de la veille et nous nous arrêtons le long d'une route, vers LA CHAPELLE-SOUS-CHAUX. Le paysage est découvert et dominé par les ballons de Servance, d'Alsace et les différents forts qui entourent Belfort.

La Chapelle-sous-Chaux
C.P. : Sergo Besinge - lachapelle-sous-chaux.com

Il doit être 11h du matin ; notre convoi est pris sous le feu de canons allemands ; je me jette dans le fossé, avec mon casque assiette à soupe sur la tête ; je me fais tout petit, m'attendant à voir les obus nous toucher. Le bombardement est bref et s'arrête après quelques minutes *(10 ? 15 ? Plus ? Je ne sais*).

Quand le danger semble éloigné, les camions repartent vers VY. La mission a été accomplie ».

André NOUSCHI

LES CHEMISES N'ETAIENT PAS SECHES A AUXELLES-HAUT...

Propos de Cécile Boileau, recueillis par Bernard Marconot

« Septembre 1944 : dans la région, la progression rapide des troupes débarquées en Provence le 16 août 1944 permet un espoir de libération tout proche. Mais pour des raisons logistiques, cette offensive subit un véritable coup d'arrêt dans le secteur de Champagney. Des batteries de mortiers prennent place au col de la Chevestraye. À Auxelles-Haut, on pense que cet arrêt sera de courte durée.

Cécile, Jeannine et Georgette Raphenne, Lahcen et Marouch (novembre 1944)
Coll. C. Boileau

A ERREVET, un train de prisonniers escortés par les Allemands est bombardé par l'aviation alliée. Quelque temps plus tard, en revenant des champs, Elisée Raphenne rencontre deux jeunes hommes, un Algérien et un Marocain rescapés de ce train. Ces derniers lui demandent de les abriter quelque temps. En faisant attention de ne pas se faire repérer par les Allemands, Elisée accepte : *« Cela ne sera pas long, pense-t-il, la libération est toute proche ! ».*

D'autres rescapés de ce train, Indochinois cette fois, se sont réfugiés dans les bois d'Auxelles-Haut, dans la zone de Rière-les-Scies. Les filles Raphenne leur ont porté des pommes de terre durant quelques jours, avant qu'ils ne continuent leur chemin.

Octobre 1944 : le 6, les bombardements des alliés, provenant du col de la Chevestraye, font une première victime parmi les habitants d'Auxelles dans la rue de la Stolle. Jusqu'à la libération, deux autres habitants seront également victimes de ces bombardements. Les ripostes allemandes partent du Fort de Giromagny. Sous le passage de ces obus, privés d'électricité, se nourrissant de pommes et de pommes de terre, les Quichelots attendent les libérateurs durant deux mois.

On pense voir arriver les Américains. Les enfants ont appris à dire : « *I want chocolate ! ».*

20 Novembre 1944 – OFFENSIVE SUR LA TROUEE DE BELFORT

Les Libérations de Plancher-Bas à Auxelles-Haut

Le 20 novembre est un jour comme les autres, cela fait deux mois que nos amis nord-africains, Lahcen et Marouch, sont réfugiés chez Elisée Raphenne ; seul signe perceptible d'un jour pas comme les autres, les Allemands sont partis discrètement (on s'en est rendu compte par la suite).

Pas de tirs, pas de combats !

Marie Raphenne dit à son mari :

- Ils vont bientôt arriver du Mont Ménard !

- Mais comment veux-tu qu'ils viennent de là ? Tu n'as jamais fait la guerre !

Les faits donnent raison à Marie. En milieu d'après-midi, les troupes arrivent à pied du Mont Ménard.

Ce n'est ni avec des *Jeep*, des camions ou des chars que les Quichelots voient arriver leurs libérateurs, mais à pied, avec les pièces d'artillerie sur le dos.

C'est à travers bois, depuis la sortie de Plancher-Bas qu'ils ont rejoint Auxelles-Haut. Ce ne sont pas des Américains, mais des Français, le B.M. 4 (Bataillon de marche n° 4) de la 1ère D.F.L. Ces troupes restent une dizaine de jours dans le village, logeant chez l'habitant.

Le B.M. 4 lors de sa remontée de Provence. Coll. C. Boileau

Elles y installent leurs pièces d'artillerie, ce qui pose quelquefois des petits problèmes : *« - Tu as foutu mon pommier en l'air ! - Fallait bien, ça gênait ! - Comment j'vais faire ma goutte, maintenant ? ».*

Quant à nos amis nord-africains, ils continuent à se cacher. En effet, Marie ne veut pas les voir partir avec les habits d'Elisée sur le dos, dans le cas d'un départ précipité avec les libérateurs. Les chemises d'uniforme de Lahcen et Marouch ne sont pas sèches et cela prend du de temps durant cet automne pluvieux. On continue donc à porter la soupe à *« la grand-mère »*, ce qui laisse perplexes les libérateurs qui trouvent que la grand-mère a décidément un appétit féroce ! Ils sont d'ailleurs près à perquisitionner. Mais entre-temps, les chemises ont séché.

Nos amis nord-africains peuvent enfin se montrer. Ils sont pris en charge par les libérateurs qui les dirigent sur Vesoul.

Parmi ce B.M. 4, se trouvait Constant BOILEAU, originaire de la région de Poitiers.

Ce 20 novembre 1944, on ne pensait pas encore qu'il épouserait deux ans plus tard Cécile, la fille d'Elisée et de Marie Raphenne, et qu'il présiderait aux destinées de la commune d'Auxelles-Haut ; il fut en effet le Maire du village de 1971 à 1977 ».

LA PRISE DE LEPUIX-GY : un besoin impératif de chaleur

Alexis LE GALL, B.M. 5

« Nous dévalons à notre tour la pente en direction de PLANCHER-BAS. Nos jeunes ont fait plusieurs prisonniers et les entourent, tout excités et prêts à leur faire les poches, non de *marks* dont ils se moquent mais de *« souvenirs »* tels montres ou stylos, dont ils manquent. Il faut nous policer pour leur rappeler *(ou apprendre)* que dans notre armée cela ne se fait pas et qu'il leur faut restituer immédiatement ce qu'ils ont raflé.

Nous atteignons le fond de la vallée et, sous un tir adverse de mitrailleuses, notre groupe parvient à atteindre, sans perte, le bois de la colline opposée dans laquelle se poursuit notre progression. Progression difficile pour nos jeunes : le sac à dos est lourd mais viennent s'y ajouter le fusil, les mitrailleuses et leurs munitions qui, en plus de leur poids, sont encombrants.

Pour qu'ils puissent suivre, nous, les anciens, les soulageons au maximum de leurs charges. Cela nous fait double poids mais nous avons le cœur et les jambes solides et entraînés. Ah, qu'ils sont loin nos Tirailleurs infatigables, toujours disposés au contraire à nous soulager !

Le soir tombe et, malgré le sol glacial, nous nous y couchons, enroulés dans notre unique couverture.

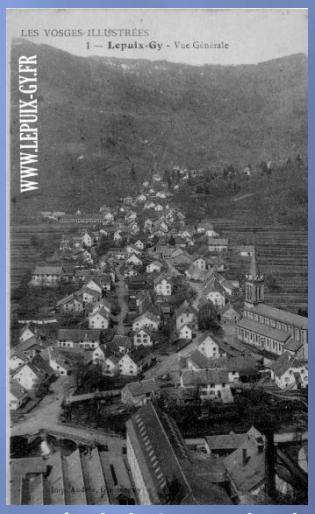
Réveil difficile, avant le jour. Nous avons reçu dans la nuit une ou plusieurs averses de pluie et neige fondue. La couverture est à tordre et la capote dégouline. Nous suivons à flanc de coteau les dernières pentes des Vosges d'où nous surplombons la route de la plaine où d'autres accrochages se déroulent entre les *half-tracks* et blindés des Fusiliers Marins et l'arrière-garde ennemie.

1944-1945 – Parcours de la 1ère Division Française Libre

20 Novembre 1944 – OFFENSIVE SUR LA TROUEE DE BELFORT

Les Libérations de Plancher-Bas à Auxelles-Haut

Chez nous, devant, pas de défense organisée ; seuls nous parviennent quelques tirs de harcèlement et de courtes fusillades.
La progression se poursuit ainsi toute la journée. On avance, on s'arrête, on repose les armes, toujours prêts à les mettre en batterie, puis on recharge, on repart pour quelques dizaines ou centaines de mètres. Parfois l'un de nous sort une de ses trois boites minuscules de conserves vitaminées et insipides pour en avaler deux ou trois gorgées accompagnées d'un petit biscuit *(il faut économiser car nous n'en avons que 6 pour la journée).*



Quant aux boissons, à quoi bon ces chocolat ou café en poudre destinés à être dissous dans de l'eau chaude quand la nôtre n'est qu'archi-glacée.
On tâchera de faire mieux à la dernière halte. Mais sera-ce possible ? Justement voici le soir et notre progression nous amène vers une avancée du bois surplombant d'un côté la plaine *(la fameuse trouée de Belfort)* et de l'autre une autre petite plaine dans laquelle pénètre une route s'engageant dans les Vosges *(et, apprendrons-nous le lendemain, menant directement au Ballon d'Alsace)*.
Pour le moment nous nous trouvons juste au-dessus d'une lignée de maisons, dont les cheminées fument, et qui bordent de chaque côté une rue où semblent se trouver encore quelques allemands, apparemment prêts à déguerpir.

On parle de coucher une nouvelle fois sur place sur ce sol, couvert ici de neige fondante, et de n'attaquer qu'au lever du jour, alors que montent vers nous ces odeurs de fumées et la chaleur qu'elles représentent. L'envie est trop forte et il n'est plus possible de retenir la troupe qui s'élance vers le village et sa rue unique qu'abandonnent simultanément les derniers uniformes vert-de-gris.

C'est ainsi que nous avons pris *« La Tannerie »*, hameau du village LEPUIX-GY, assaut qui ne dut rien à notre héroïsme mais à un besoin impératif d'un peu de chaleur et de sécheresse.

A quelques centaines de mètres de là commence la ville de GIROMAGNY qui sera demain notre objectif. Pour le moment la troupe se répartit dans les quelques maisons du village où on leur offre une soupe fort appréciée et la possibilité d'eau chaude pour leur café et leur chocolat.
La vie est belle, mais la guerre est là toujours là et les mesures sont prises pour nous mettre à l'abri d'une toujours possible contre-attaque, l'ennemi occupant en force la ville voisine.

Alexis LE GALL

20 Novembre 1944 – OFFENSIVE SUR LA TROUEE DE BELFORT

Les Libérations de Plancher-Bas à Auxelles-Haut

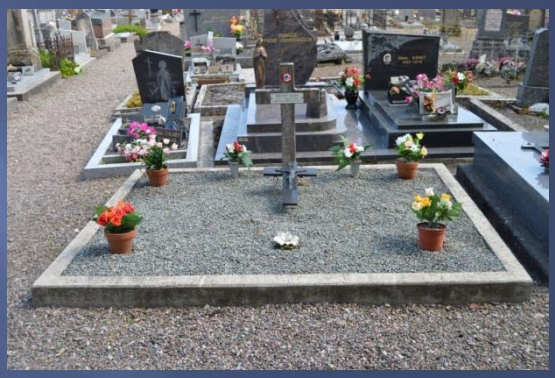
Auxelles-Bas : rue du Général Brosset - D12
Col. Serge ROBERT

Plancher-Bas - Col. Serge ROBERT

LES ULTIMES AVANCEES DU GENERAL BROSSET

AUXELLES-BAS : « Blindés et fantassins se déploient, forcent le bouchon et arrivent vers 12h30 à l'entrée du village. De là ils découvrent, nous dit Barberot, une agitation de fourmilière éventrée. Des soldats allemands courent dans toutes les directions. Du coup, les chars foncent dans la rue principale pendant que le soutien-porté bondit de maison en maison. Les Allemands essaient de s'enfuir par les jardins et par les champs, suivis par les traceuses de nos mitrailleuses. En une demi-heure, 50 des leurs sont prisonniers, 10 tués... Dans le village, des paysans sont sortis, les mains levées. Ils n'arrivent pas à croire que nous sommes français... Ce n'est que quand ils voient BROSSET qui porte un képi de campagne qu'ils baissent les bras et fondent de joie. Ils embrassent Diego. C'est à qui sortira de ses réserves des bouteilles de framboise ou de prunelle... Tout le monde boit au succès.

Le général Brosset relance le groupement de Barberot VERS GIROMAGNY : «... deux kilomètres après AUXELLES-BAS, les blindés sont stoppés devant un pont coupé impossible à franchir. Plusieurs canons antichars se dévoilent. Force est de s'arrêter et d'attendre l'infanterie. Brosset a déjà donné l'ordre au B.M. 24 de rejoindre en camions. Debout au milieu de la route, à l'entrée du village, il presse le mouvement : *« Accélérez, les gars, foncez à 40 miles,* crie-t-il. *Ça tombe un peu, mais courage, tout ira bien ! » Yves GRAS*



Cimetière de Plancher-Bas : tombe d'André Mathiot, soldat du 1er bataillon du Génie de la 1ère D.F.L., mort pour la France à l'Authion le 14 avril 1945
Col. Serge Robert

BIBLIOGRAPHIE

- Journal du 8ème R.C.A. Lien
- Fusiliers Marins (1er R.F.M.) de Roger BARBEROT. Collection Mers et Outremer, Ed. France-Empire, 1947
- Mes campagnes des Vosges et d'Alsace avec le 11ème Cuirassiers Vercors. Elie Rossetti (11ème Cuir). Ed. à compte d'auteur
- Journée du 20 novembre 1944 par Gérard GALLAND (11èmeCuirassiers) Lien
- Français libre. B.M.5, 1ère D.F.L. Alexis LE GALL. Ed. à compte d'auteur
- Le bataillon de Chambaran, secteur 3 de l'Armée secrète de l'Isère. Pierre DEVAUX. P.U.G., 1994
- Les chemises n'étaient pas sèches à Auxelles-Haut in : Libération du Pays sous-vosgien. Hors série La Vôge, 2012. A.H.P.S.V. Lien
- Les combats de la 1ère D.F.L en Franche-Comté. Général Saint Hillier Lien
- La 1ère D.F.L. Les Français Libres au combat. Général Yves GRAS. Presses de la Cité, 1983

PHOTOGRAPHIES
- Cartes postales anciennes sur le site de la ville de LEPUIX-GY Lien

Blog Division Française Libre Lien
Fondation B.M. 24 - Obenheim Lien

1944-1945 – Parcours de la 1ère Division Française Libre